

Lettre ouverte d'une keynésienne à un marxiste

Joan Robinson, 1953*

Je dois vous avertir que vous allez trouver cette lettre très difficile à suivre. Non pas, je l'espère, en raison de sa difficulté (je ne vais pas vous embêter avec de l'algèbre, ou des courbes d'indifférence), mais parce que vous la trouverez extrêmement choquante et que vous serez trop sonné pour en accepter la teneur.

Je voudrais commencer par une considération personnelle. Vous êtes très poli et essayez de ne pas me le faire sentir, mais, comme je suis une économiste bourgeoise, votre seul intérêt possible à m'écouter est d'entendre quelle sorte de non-sens je vais bien pouvoir débiter. Pire encore - je suis une keynésienne de gauche. J'ai tiré des conclusions plus roses que bleutées de la *Théorie générale*, bien avant sa publication. (J'étais dans la position privilégiée d'être membre d'un groupe d'amis qui ont travaillé avec Keynes alors qu'il était en cours d'écriture.) J'ai donc été la toute première à atterrir dans le bocal étiqueté «de gauche keynésienne». Au demeurant, je constitue aujourd'hui une grande proportion du contenu du bocal, parce qu'une bonne partie du reste s'en est exfiltré depuis. Maintenant, vous savez le pire.

Mais je veux que vous m'envisagiez en utilisant la méthode dialectique. Le premier principe de la dialectique, c'est que la signification d'une proposition dépend de ce qu'elle réfute. Ainsi la même proposition a deux significations opposées selon que vous la considérez d'en haut ou d'en bas. Je sais à peu près de quel point de vue vous considérez Keynes, et j'en infère correctement votre jugement. Utilisez un peu de dialectique, et essayez de comprendre le mien.

J'ai été étudiante à un moment où l'économie vulgaire était dans un état particulièrement vulgaire. La Grande-Bretagne ne comptait pas moins d'un million de chômeurs, et j'étais là, avec mon professeur m'enseignant qu'il est logiquement impossible d'avoir du chômage à cause de la loi de Say.

C'est alors qu'arriva Keynes, qui prouva que la loi de Say est une absurdité (Marx en a fait autant, bien sûr, mais mon professeur n'a jamais attiré mon attention sur les opinions de Marx à ce sujet). Par ailleurs (et c'est en cela que je suis une keynésienne de gauche, plutôt que de l'autre genre), je comprends en un coup d'œil que Keynes montre que le chômage va être un écoulement très difficile à desserrer, car il n'est pas juste un accident - il a une fonction. En bref, Keynes a mis dans ma tête l'idée même de l'armée de réserve de travailleurs que mon professeur avait été si attentif à garder hors d'elle.

Si vous avez la moindre petite pincée de dialectique en vous, vous verrez que la phrase « Je suis une keynésienne » a une signification totalement différente quand je la prononce, de celle qu'elle aurait eu si vous l'aviez prononcée (ce que, bien sûr, vous n'auriez jamais fait).

La seule chose que je vais dire qui va vous sonner ou vous faire bouillir (selon votre tempérament) au point de vous rendre incompréhensible le reste de ma lettre est la suivante : Je comprends Marx, et de loin mieux que vous. (Je vais vous donner une intéressante explication historique dans une minute, si vous n'êtes pas complètement raide ou bouillant avant d'en arriver là.)

Quand je dis que je comprends mieux Marx que vous, je ne veux pas dire que je connais le texte mieux que vous. Si vous commencez à me lancer des citations, vous m'aurez déroutée en peu de temps. En fait, je refuse de jouer avant même de commencer.

* traduction de "[An open letter from a Keynesian to a Marxist](#)".

Ce que je veux dire est que j'ai Marx dans mes os alors que vous l'avez dans la bouche. Pour prendre un exemple - l'idée que le capital constant est une accumulation de la force de travail dépensée dans le passé. Pour vous c'est quelque chose qui doit être prouvé avec un tas de trucs hégéliens et de non-sens. Alors que moi, je dis (même si ma terminologie n'est pas aussi pompeuse que la vôtre): « Naturellement - que pourrait-il être d'autre ? »

C'est pour cela que je suis terriblement embrouillée. Pendant que vous étiez en train d'essayer de le prouver, je pensais que vous parliez de quelque autre chose (sans que je sache exactement laquelle) qui avait besoin d'être prouvée.

Autre exemple, supposons que nous voulions nous remémorer quelque point délicat dans le *capital*, par exemple le schéma à la fin du tome II. Que faites-vous? Vous ouvrez le volume et y cherchez l'explication. Que fais-je? Je prends le dos d'une enveloppe et tente de résoudre le problème.

Maintenant, je vais vous dire quelque chose d'encore pire. Supposons, uniquement pour l'exemple, que la réponse trouvée sur ma vieille enveloppe n'est pas celle qui figure dans le livre. Que dois-je faire? Je vérifie mon travail, et si je n'y trouve pas d'erreur, je cherche une erreur dans le livre. Maintenant, je suppose que je pourrais aussi bien arrêter d'écrire, parce que vous pensez que je suis folle à lier. Mais si vous arrivez à me lire un instant de plus, je vais essayer de m'expliquer.

J'ai été élevée à Cambridge, comme je vous l'ai dit, dans une période où l'économie vulgaire avait atteint les plus grandes profondeurs de la vulgarité. Mais tout de même, à côté d'un tas d'inepties, avait été conservé un patrimoine précieux – la façon de penser de Ricardo.

Ce n'est pas une chose que vous pouvez apprendre dans les livres. Si vous vouliez apprendre à rouler à bicyclette, prendriez-vous un cours par correspondance sur la bicyclette? Non, vous emprunteriez un vieux vélo, vous sauteriez en scelle, tomberiez, vous écorcheriez, avanceriez en tremblotant, et puis tout d'un coup, hop ! Vous feriez du vélo. C'est à cela que ressemblait le cours d'économie à Cambridge. Et c'est comme pour une bicyclette : une fois que vous savez en faire, ça devient une seconde nature.

Lorsque je lis un passage dans *le capital* je dois d'abord comprendre ce que Marx entend par « c » à ce moment-là, s'il s'agit bien du stock total de travail accumulé (il n'aide pas souvent en précisant de quoi il parle - ça doit être déduit du contexte), et ensuite je me sens aussi à l'aise que sur ma bicyclette.

Un marxiste est très différent. Il sait que ce que Marx dit doit être juste dans tous les cas, alors pourquoi gaspiller sa propre capacité mentale à savoir si « c » est un stock ou un flux ?

Puis j'en arrive à un endroit où Marx dit qu'il s'agit d'un flux, alors qu'il est assez clair dans le contexte qu'il devait s'agir d'un stock. Sauriez-vous ce que je fais dans ce cas ? Je descends de mon vélo, et je corrige l'erreur, et puis je me remets en scelle et me voilà.

Maintenant, supposons que je dise à un marxiste: « Regardez un peu - veut-il dire le stock ou le flux ? » Le marxiste dit: « « c » signifie le capital constant », et il me donne une petite leçon sur le sens philosophique du capital constant. Je dis : « Tant pis pour le capital constant, n'a-t-il pas confondu le stock et le flux ? » Le marxiste me répond : « Comment aurait-il pu faire une erreur ? Ne sais-tu pas qu'il était un génie ? » Et il me donne une petite leçon sur le génie de Marx. Je me dis : « Cet homme peut être un marxiste, mais il ne comprend pas grand-chose au génie ». Votre esprit laborieux avance étape par étape, prend le temps d'être prudent et évite les dérapages. Votre génie porte des bottes de sept lieues, et va arpentant, en laissant un jeu de piste de petites erreurs derrière lui (et qui s'en soucie ?). Je dis : « peu importe le génie de Marx *Est-ce* un stock ou un flux ? » C'est alors que le marxiste se froisse et change de sujet. Et je me dis « Cet homme peut être un marxiste, mais il ne risque pas d'aller loin en bicyclette. »

La chose qui est intéressante et curieuse dans tout cela, est que le brouillard idéologique qui entourait mon vélo quand j'ai débuté n'avait rien en commun avec l'idéologie de Marx, et pourtant mon vélo devrait être le même que le sien, avec quelques améliorations modernes et quelques altérations modernes. A partir d'ici, ce que je vais dire est plus dans votre ligne, donc vous pouvez vous détendre une minute.

Ricardo a existé à un tournant si fort de l'histoire anglaise que les positions progressistes et les positions réactionnaires se sont totalement déplacées en une génération. Il écrivait juste au moment où les capitalistes étaient sur le point de remplacer l'ancienne aristocratie foncière en tant que classe dirigeante. Ricardo était dans le camp progressiste. Sa principale préoccupation était de montrer que les propriétaires étaient des parasites pour la société. Ce faisant, il a été dans une certaine mesure le champion des capitalistes. Ils faisaient partie des forces productives contre les parasites. Il a été pro-capitalistes contre les propriétaires plus qu'il n'a été pro-travailleurs contre les capitalistes (avec la loi d'airain des salaires, c'était simplement pas de chance pour les travailleurs, quoi qu'il arrive).

Ricardo a été suivi par deux élèves doués et bien formés - Marx et Marshall. En attendant, l'histoire anglaise avait dépassé son tournant, et les propriétaires n'étaient plus la question depuis longtemps. Maintenant c'était les capitalistes. Marx retourna l'argument de Ricardo de cette façon: les capitalistes sont très semblables à des propriétaires. Et Marshall le retourna dans l'autre sens : Les propriétaires sont très semblables à des capitalistes. Du tournant de l'histoire anglaise, partirent deux bicyclettes de la même fabrication - l'une roulant vers la gauche et l'autre vers la droite.

Marshall a fait bien plus que de changer la réponse. Il a changé la question. Pour Ricardo, la théorie de la valeur a été un moyen d'étudier la répartition de la production totale entre les salaires, la rente et le profit, considérés chacun comme un tout. C'est une grande question. Marshall fait de la signification de la valeur une petite question : Pourquoi un œuf coûte plus cher qu'une tasse de thé ? C'est peut-être une petite question, mais il est très difficile et compliqué d'y répondre. Cela prend beaucoup de temps et d'algèbre à théoriser. Ça a donc occupé tous les élèves de Marshall pendant cinquante ans. Ils n'avaient pas le temps de penser à la grande question, ou même de se rappeler qu'il y avait une grande question, parce qu'ils devaient garder le nez dans le guidon pour élaborer la théorie du prix d'une tasse de thé.

Keynes a retourné la question à nouveau. Il a commencé à penser en termes ricardiens : la production comme un tout, et pourquoi se soucier d'une tasse de thé ? Lorsque vous pensez à la production comme un tout, les prix relatifs partent au lavage - y compris le prix relatif de l'argent et du travail. Le niveau des prix s'invite au débat, mais il s'invite en tant que complication, et non comme question principale. Si vous avez un tant soit peu pédalé sur les vélos de Ricardo, vous n'avez pas besoin de vous arrêter et de vous demander ce qu'il faut faire dans un cas comme ça, vous vous contentez d'avancer. Vous écarterez par hypothèse la complication jusqu'à ce que vous ayez clarifié le point principal. Ainsi, Keynes a commencé en se débarrassant des prix exprimés en monnaie. La tasse de thé de Marshall s'est évaporée dans le néant. Mais si vous ne pouvez pas utiliser l'argent, quelle unité de valeur prenez-vous ? Une heure de temps de travail d'un homme. C'est la mesure la plus utile et judicieuse de la valeur, donc, naturellement, vous la prenez. Vous n'avez pas à prouver quoi que ce soit, vous le faites, tout simplement.

Et voilà où nous en sommes - nous sommes revenus aux grandes questions de Ricardo, et nous utilisons l'unité marxienne de la valeur. De quoi vous plaignez-vous ?

Et pour l'amour du ciel, laissez Hegel en dehors de ça. Pourquoi Hegel vient-il mettre son nez entre moi et Ricardo ?